

## Georges Duquin: «I», un long chant bouddhiste en français dans le texte

Bernadette Richard

La couverture est rouge. Une balafre, comme un trou de serrure, l'entaille en guise de titre et d'illustration: *I*. Choc visuel pour le lecteur. Est-ce là un mur? Une porte filant vers une autre dimension? Un signe cabalistique? Une provocation?

La découverte de ce très long poème de Georges Duquin - il s'étend sur 450 pages - permet de répondre à ces questions, lesquelles ne peuvent émaner que d'un lecteur occidental, toujours si cartésien: oui, ce livre constitue un mur à franchir, l'acceptation de plonger dans un univers nouveau, inattendu, qui effleure la philosophie de différentes cultures. Ou plutôt, les réunit

et les transcende: *I*, trait vertical, mythologique, lien entre le ciel et la terre, apparaît comme une porte ouverte sur le monde intérieur de tout lecteur susceptible de se déposséder du moi encombrant, pour entrer dans une effervescence de mots, émanations de l'ici et de l'ailleurs, univers apparemment chaotique, qui effleure la culture humaine dans le sens le plus vaste et le plus généreux du terme. Car Duquin, né à Hanôï d'un père français, a été élevé par sa mère dans la sagesse de Bouddha. En lui cohabitent des mondes aux antipodes l'un de l'autre. Il s'applique dans ce récit-fléuve, construit en forme de poème parfois épique, à les réconcilier.

«Premier poème bouddhiste de cette ampleur à avoir été

décrit dans une langue occidentales», dit la quatrième de couverture. L'écriture de Georges Duquin est habitée par un souffle universel. Profondément ancré dans l'esprit contemporain, qu'il ressent viscéralement - c'est l'impression première qui frappe le lecteur - l'auteur semble digérer l'esprit des lieux et des événements, pour en offrir ensuite comme des esquisses dans un miroir, par touches d'un réalisme extrême. La force peu commune de ce livre unique réside dans les images dont est pleine la mémoire de l'écrivain, qui a su se laisser envahir pour que surgissent plus tard, sur le papier, les phrases et les mots, les couleurs, les sons, les impressions de l'existence dans son essence élé-

mentaire, à la fois vie et rêve éveillé:

«Du cœur noir du Sechouan/ Ils partirent/enveloppés de ténèbres et de pluie/Nuit froide de Cheng King/Depuis lors/passèrent les jours /rapides/sans marques, sans pleurs et sans regrets/rafales d'oiseaux gris/feuilles d'automne...»

Il y a chez Duquin une perception violente de l'environnement. Elle se traduit dans *I* par un jeu subtil qui oscille entre réalité concrète et réalité poétique. Le lecteur peut hésiter à entamer les premières pages - la poésie est réputée difficile d'accès, et 450 pages apparaissent rebutantes. Rien de tout cela dans ce *I* le texte est fort, choc, provocation. L'auteur laisse sa plume évoquer l'empreinte de la vie hu-

maine; il parle d'écrivains, de peintres, d'homéopathie, de guerre, de femmes, d'amour, du «Viêt-Nam crucifié» et de «la pureté des aubes». Il soumet au lecteur les clés d'un univers onirique empreint de sensualité et de spiritualité. Il le fait avec une nature d'homme solaire, debout au seuil du nouveau millénaire. Son livre porte la marque profonde du temps, il est pourtant intemporel. Chacun peut le lire... le dévorer serait plus juste, pour ces pages qui témoignent de l'existence terrestre enchâssée dans l'éternité.

• Georges Duquin: *I*, Ed. L'Age d'Homme, Lausanne, 2000, 456 pages.

le Quotidien Journal  
3 juillet 00